

Un livre qui restera parmi les monuments les plus précieux de la littérature d'introspection



Un ouvrage français traduit ne cesse pas pour cela d'être un ouvrage français. Je ne crois donc pas sortir de mes attributions en vous entretenant aujourd'hui de la publication du *Journal* de Gide en anglais. Tout au plus pourrait-on voir dans cette chronique une petite incursion à une ligne de conduite que je me suis appliquée à suivre fidèlement depuis deux ans et demi. Cette infraction à la règle (en admettant qu'il y ait infraction) s'excuse d'autant mieux qu'elle s'imposait. Il s'agit en effet d'un des ouvrages les plus importants de notre siècle, ouvrage difficile à trouver aux Etats-Unis dans la langue originale et que beaucoup préféreraient posséder en anglais plutôt que de ne pas l'avoir du tout.

La maison Knopf a fort bien fait les choses. Ne voulant pas risquer que la traduction fût sabotée honteusement par quelque gougnafier (je pense à ces individus sans scrupules qui tripotaient les textes, les mutilent, escamotent les difficultés et entendent les bontés comme ils enfileraient des perles) elle l'a remise aux mains de l'universitaire le plus qualifié pour rendre pleine justice aux subtilités d'un style tout en nuances et en pièges variés. A sa connaissance parfaite de notre langue, le professeur O'Brien, de Columbia, joint un commerce étroit avec notre littérature contemporaine. Il la suit depuis plusieurs années, il l'étudie et la fait étudier. Traduire le *Journal* de Gide, c'est pénétrer au sein d'un demi-siècle de vie intellectuelle et au plus intime de la pensée d'un homme dont l'influence — quoi qu'en disent ses détracteurs — est encore aisément discernable même chez ceux qui s'en croient le plus dégagés. On peut imaginer ce que serait la littérature française si Proust n'avait pas existé, mais qui dira ce qu'elle pourrait être si Gide n'avait jamais écrit? On devine l'enrichissement spirituel que peuvent contenir des notes prises par Gide au jour le jour depuis 1889. Il y a là une mine d'information inépuisable, mais l'intérêt professionnel, le désir de la connaissance, ne suffirait pas cependant pour qu'un homme s'attelât à une tâche aussi colossale que la traduction d'un ouvrage de près de quinze cents pages où se reflète quotidiennement toute une vie. Pour que de tels labeurs s'accomplissent il faut que l'amour s'en mêle. Je ne doute pas que Justin O'Brien ait travaillé avec son cœur tout autant qu'avec son esprit. Il en sera récompensé, car désormais son nom sera inséparable d'un livre, qui, en admettant même que disparaissent toutes les autres œuvres de Gide — ce qui est bien invraisemblable — restera parmi les monuments les plus précieux de la littérature d'introspection.

André Gide commença à tenir son journal en 1889. Il le rédige encore aujourd'hui. Des fragments en parurent sous des formes diverses jusqu'à la belle publication de *La Pléiade* complète en un volume (1939). Une seconde édition, amena dans le texte quelques variantes que l'on ne retrouve pas dans la troisième édition reproduction de la première. Grâce aux soins de Jacques Schiffrin nous avons pu lire, à New-York, dès 1944, les pages écrites de 1939 à 1942. (Pourquoi, dans sa bibliographie, Justin O'Brien, au lieu de mentionner ce petit livre publié par la Pantheon Press, indique-t-il seulement l'édition de la librairie Gallimard qui ne parut qu'en 1946?) Diverses revues ont imprimé depuis des fragments de notes récentes qui ne tarderont pas sans doute à constituer un volume additionnel.

Quel est le caractère du *Journal* de Gide? Est-ce, comme les *Essais* de Montaigne, les jeux sans cesse renouvelés d'un esprit ouvert à toutes les idées et ouverté pour toutes les spéculations? A-t-il l'allure mondaine et poudrière du *Journal* des Goncourt; la dureté hargneuse du *Journal* de Jules Renard? Fait-il songer au *Journal* de Stendhal ou à celui d'Amiel? Seuls oseraient établir des parallèles ceux qui ne connaissent pas l'insaisissable originalité de M. Gide. Son *Journal* à la fois ressemble à tous les autres et ne ressemble à aucun d'eux. Dans son livre le plus récent, Gide a trouvé un frère dans Thérèse. Il aurait pu tout aussi bien en trouver un dans Protée. Il aime à se représenter lui-même assis sur le bras d'un fauteuil, toujours prêt à s'enfuir, constamment disponible, aussi réfractaire à l'immobilité que ces oiseaux des bois qui dépeignent et meurent au bout de quelques jours derrière les barreaux de leur cage. De cette instabilité perpétuelle, dont seule reste constante l'origine profonde, le *Journal* est le plus fidèle témoignage. J'y verrais volontiers un peu de coquette de l'auteur s'être pendant quelques entrées, puis, faisant volte-face, il se reprend. Semble-t-il, tel Montaigne, uniquement occupé de son moi, n'en croyez rien, tenez la page et voilà des portraits, des analyses parfois impitoyables dont les victimes risquent fort de ne ja-

mais se relever. Voyez clair en lui-même. Le fait qu'il continue à pointer sur soi les feux de sa lanterne appelle une réponse négative, et sans doute sera-ce en pensant au mystère de sa nature que, le jour où il entrera dans la majesté de la mort, il empruntera le "Que sais-je?" du mauvais maire de Bordeaux. Mais qu'il s'agisse des autres, sa sûreté est étonnante. Un coup de piquet, et on laisse gloire se dégonfler. Les faux chefs-d'œuvre ont le même sort. Les vrais aussi, parfois. Le 24 octobre 1938, il se confie à Paul Valéry au conseil de la Radio. On y parle de *l'Iliade*, "Connaissez-vous de plus embêtante que *l'Iliade*?", lui demande Valéry à Bouville. "Oui, murmure André Gide, *La Chanson de Roland*". Ce n'est pas un de ses moindres charmes que d'oser dire ainsi ce que chacun de nous dans son for intérieur, à toujours pense plus ou moins. Certains criront au sacrilège, d'autres parleront de mauvaise influence, mais ils devront se rappeler qu'André Gide lui-même regretterait profondément que l'on donnât à ses arrets valeur de parole d'évangile. N'oublions pas la fin des *Nourritures terrestres*: "Si je cherchais les aliments, tu n'aurais pas de quoi pour le manger. Si j'étais choisis nos livres nous perdriions toute envie de les lire. Dans ses réactions, toujours très personnelles, l'intelligence ne fait pas plus défaut que la sincérité. S'il fait des réserves, ce n'est jamais de parti pris. Gide lit avec soin et conscience. Il lit comme il écrit. Infailliblement curieux il erre à travers les littératures aussi bien anciennes que modernes, et dans chacune il se meut avec aisé. S'il s'arrête un moment à l'auteur qui l'enchanté, il n'y borne pas ses désirs. Jeune, il lit les ouvrages des vieux; vieux, il lit maintenant les ouvrages des jeunes, et quand la littérature américaine fut la nouveauté du moment, il la considéra avec la plus bienveillante attention. Les autres manifestations du génie artistique le trouvent également sensible, la peinture, la musique surtout qu'il juge non pas en écrivain (il risquerait alors de dire bien des sottises), mais en musicien accompli. Là encore Gide a son franc parler et, le jour où le public américain lira ce qu'il pense de ses compositeurs favoris, Wagner, Richard Strauss, il y aura des pleurs et des grimaces de dents. Pour l'érudit qui, à renfort de fiches, voudra faire un portrait en pied de l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, toutes les notations du *Journal* seront d'un prix inestimable. Les opinions de Gide n'ayant rien de gratuit, elles sont toutes révélatrices. Elles éclairent sa nature intime, mais elles éclairent aussi les gens et les œuvres qu'il juge en mettant en relief les traits qu'ils possèdent en commun et qui doivent, logiquement, ou le ravir ou l'écoeurir.

Je n'ai pas dit le tiers de ce que j'aurais voulu dire, mais j'en ai dit, je crois suffisamment pour que vous compreniez pourquoi Justin O'Brien a entrepris la traduction de cet éblouissant kaléidoscope. L'ouvrage complet comprendra en anglais trois volumes. Celui qui vient de paraître va de 1889 à 1913. Il s'ouvre par une intelligente (et intelligible) préface, écrite simplement et, Dieu soit loué, sans pédantisme académique, et se termine par un glossaire des personnes mentionnées, une bibliographie et un index. Au bas des pages, Justin O'Brien a ajouté des notes explicatives qui nous paraissent pertinentes. Une seule m'a étonnée. Elle se trouve à la page soixante-treize, "*Honnêteté*, tout ce qu'il y a dans ce mot," écrit Gide, et J. O'Brien se demande si Gide ne veut pas dire que, dans honnêteté, outre les divers sens, on trouve des suggestions de "têter", de "entier" et de "tréter". Je crois que la pensée de Gide est fort loin de ces à peu près phonétiques. Surtout lorsque l'on réfléchit que cette question de *Honnêteté* est une des clefs de voûte de son œuvre. *Honnêteté*, franchise envers les autres et, encore plus, envers soi-même, honnêteté de l'artiste envers son public, honnêteté de la femme qui, à un monsieur trop galant, répond: "Je ne suis pas ce que vous croirez, je suis une honnête femme." *Honnêteté* de la cuisinière que l'on recommande en disant: "Vous n'avez pas à craindre qu'elle fasse danser l'âne du panier, elle est d'une scrupuleuse honnêteté." N'oublions pas enfin l'honnêteté du XVII^e siècle dont les résonances allaient beaucoup plus loin. C'est dans toutes ces acceptions qu'il faut chercher le sens de la remarque de Gide, sans qu'il soit besoin, j'en suis sûr, de faire intervenir les seins généreux des nourrices, l'obstination des ânes et le travail des bûcherons.

Je voudrais enfin, pour terminer, louer la présentation de ce premier volume. Le format en est grand l'impression excellente; le relief, d'un bleu gris, s'harmonise admirablement avec la couverture brune, c'est d'un des meilleurs portraits de Gide que je connaisse. Je souhaite que le bel exemple que donne la maison Knopf par cette publication (si proche de celle de *l'Age de raison* de J. P. Sartre) soit suivi par la majorité des éditeurs américains. Il doit dire que ces derniers mois ont été assez réconfortants. *La Phéacienne* de Mauriac, *Le Mas Théotime* de Bosco, *Antillon* d'Aragon ont paru récemment en anglais. J'ai eu dire qu'un éditeur avait acquis tous les romans de Pierre Vey. Tout cela est encourageant. Mais il y a encore fort à faire. Tant de belles œuvres de notre littérature attendent encore qu'on leur fasse passer l'Atlantique! Oh, je suis bien, elles ne présentent pas toujours la vie sous les couleurs de l'arc-en-ciel et on y meurt au dénouement plus souvent qu'on ne s'y marie. Mais, n'en va-t-il pas de même dans les romans américains de ces dernières années, dans les meilleurs, tout au moins?

MAURICE EDGAR COINDREAU